

Là se termine notre visite et, après avoir donné le backchiz au guide, je retourne à Agra, où j'arrive vers les midi. Je passe le reste de l'après-midi à prendre des notes.

Le 14 au soir, à 10 heures, je quittais Agra par l'East T. R. pour Delhi. Nous arrivons à la station Gazeabad vers les 4 heures du matin, et où je fus obligé d'attendre une heure pour le train de Delhi S. P. & D.

Rien de plus curieux pour un touriste que le spectacle dont j'y fus témoin de 4 à 5 heures. La foule des indigènes chargés de tapis et de coussins, portant leurs bagages empaquetés dans des couvertures, tenant en outre à la main leur provision de cannes à sucre et leur longue pipe de métal, encombre les quais de la station. Pour ne pas se perdre dans la bagarre, les individus de la même famille se tiennent les unes aux autres par leurs vêtements, des troupes effarés de femmes voilées, semblables à des spectres blancs, poussent des gémissements plaintifs. Partout retentissent des appels, des cris, des exclamations. Au milieu de ce tohu-bohu infernal circulent des marchands de friture, de fruits, de curiosités, de malles et d'articles de voyage en cuir, hurlant leur marchandise à tue-tête. Les distributeurs d'eau ne savent auquel entendre. Des *boys* affairés portent en courant des tasses de thé brûlant aux *gentlemen* couchés dans les premières. Les *policemen* ont beaucoup à faire au milieu de tout ce monde, il leur faut saluer respectueusement l'Anglais qui fume sa pipe au milieu de cette confusion indescriptible.

A 5½ heures le train quitte Gazeabad et nous rend à Delhi vers les 7 heures.

Quelques heures avant Delhi, la campagne, mieux arrosée, prend un aspect moins désert. Des ruines amoncelées de chaque côté de la voie annoncent les approches de la grande cité. A 7 heures, nous entrons en gare, et une demi-heure après je prenais, à l'hôtel United Service, un bon bain froid qui me faisait oublier les fatigues de la route.

JOSEPH MASSUE.

(A suivre.)

UNE SEMAINE EN CANOT

(Traduit de l'anglais, pour *L'Opinion Publique*.)

(Suite)

Il ôte trois longues bandes d'écorce au cèdre le plus proche. Ces bandes sont longues d'à-peu-près trois pieds et larges de quatre pouces. James les met les unes sur les autres, puis les attache solidement avec trois liens d'aulne, il prend ensuite une allumette et met le feu à un bout de son paquet d'écorce; après l'avoir agité un peu dans l'air, il le place à côté de moi à l'avant du bateau. Le bout enflammé avance de quelques pouces au-dessus de l'eau; il n'y a pas de flamme, l'écorce se consume lentement en amortissant; de légers flocons de fumée s'élèvent comme d'un encensoir; les taons s'éloignent, et les moustiques chantent tristement au delà du nuage d'encens produit par le cèdre.

—C'est quand l'écorce est verte qu'elle fume le plus, me dit James, en reprenant sa pipe, et celle-ci va vous durer toute la journée.

La truite continue à mordre, sautant quelquefois hors de l'eau pour saisir la mouche. La pêche était excellente, mais elle n'absorbait pas toutes mes pensées. L'ours revenait sans cesse à mon souvenir, et souvent, en jetant ma ligne, je tuais l'ours en imagination.

Les vapeurs du matin n'avaient pas encore disparues; il en flottait encore au sommet des arbres; d'autres s'ajoutèrent à celles-là et nous dévoilèrent la vue de la montagne. C'était un baromètre naturel, et un bon. La brume s'étendit sur le lac, obscurcit le ciel, et avant qu'il fut midi, une pluie battante nous obligeait de retourner à notre campement, mais nous avions tout de même capturé trente belles truites étincelantes qui gisaient au fond du canot.

Nous tendons fortement les cordes de notre tente et nous nous couchons à l'abri de la pluie.

Pendant notre dîner, et en dégustant un butor bien grillé, j'entendis un frôlement derrière moi et j'aperçus deux jolies perdrix attachées par les pattes à un des piquets de la tente.

—Je les ai vues sur un arbre, nous dit George, tandis que vous étiez à la pêche et je les ai attrapées.

—Mais avec quoi?

—Avec ceci, répliqua-t-il, en montrant une longue tige d'aulne au bout de laquelle il avait fait un nœud-coulant avec de la ficelle.

—Elles allongent toujours le cou pour vous regarder, de sorte que vous pouvez leur passer le nœud-coulant par-dessus la tête et les prendre très aisément.

Nous sommes vraiment dans les bois-francs, le gibier lui-même, ne connaissant pas les hommes, ne se défie pas d'eux.

Nous avons maintenant un garde-manger fort bien garni: beefsteaks d'ours, butors, canards, perdrix, barbes et truites.

En vérité, avec une ligne et un fusil, on ne court pas

risque de mourir de faim dans les forêts du Canada.

Au coucher du soleil, la pluie cessa pendant quelque temps et je pêchai une autre douzaine de truites, ce qui me faisait pour ma journée soixante-six poissons, pesant en tout quarante livres. J'en avais pris soixante-quatre au même endroit du lac, près de ce petit ruisseau qui sortait de la montagne.

Les guides salèrent soigneusement tout le poisson dont nous n'avions pas un besoin immédiat.

Les nuages s'épaissirent avec l'obscurité, et nous nous endormîmes au bruit de la pluie tombant sur notre tente.

Le jour se leva sombre et froid. La pluie avait cessé, mais de gros nuages noirs flottaient au-dessus du lac et nous cachaient le sommet des montagnes. Je jette mes lignes, mais je ne prends rien. Quelque chose est en suspens dans l'atmosphère. Tout à coup, une large bande d'écume saute d'une rive à l'autre du lac. Puis on entend un grondement, précurseur de la tempête. Cependant, il n'y a ni vent ni vagues. Un déluge a fondu sur le lac, fouettant l'eau, la transformant en écume; un éclair illumine l'espace, et nous nous hâtons de gagner le bord avant un terrible roulement du tonnerre.

La pluie tomba en torrents quatre heures durant. La foudre tomba sur les grands arbres tout autour de nous; le tonnerre résonnait au-dessus de nos têtes, et l'écho des montagnes le répétait jusqu'à de grandes distances.

Trois pauvres humains, renfermés dans une tente, nous étions bien peu de chose pendant ces grandes commotions de la nature!

Mais nous étions bien contents de notre tente, car elle soutenait bravement le choc de la tempête, et si ce n'est par un petit trou percé par le coin d'une boîte, elle ne laissa pas passer une seule goutte de pluie.

La tempête s'en va vers l'est. Le tonnerre s'éteint dans de lointains murmures; le vent tombe, la pluie cesse.

Un étrange silence règne sur la nature; une rame qui tomba dans le fond du canot nous fit l'effet d'un coup de canon.

Nous sortons de la tente, heureux de pouvoir nous tenir debout et d'étendre nos membres.

Un oiseau gazouille dans les buissons. Cela signifie beau temps. Nous abaissons la tente, disons adieu au lac de l'ours, voguons dans le courant limpide de son débouché qui nous entraîne rapidement sous un ciel couvert.

Une allouette effleure l'eau, se pose sur un rocher au milieu de la rivière, se balance, oscille, vacille son souple petit corps, court sur le rocher, se balance encore, puis s'envole à tire-d'ailes.

Le courant est rapide et nous allons bien. De temps en temps le canot se heurte sur quelques roches. Bientôt il nous faut traverser un mille de rapides. George, agenouillé à l'avant, poussant son aviron, coupe l'eau de sa lame mince et rouge qui semble la proue submergée d'un bélier marin.

James se tient debout à l'arrière, sa perche à la main, prêt à s'en servir. George ne perd pas de vue la rivière, qui bout au-dessus des roches, lesquelles semblent nous attendre pour nous dévorer avec leurs dents d'écume.

Tranquillement, mais sûrement, il nous fait traverser ce dangereux endroit, sa large rame frappant l'eau du mouvement lent et tranquille de la queue de la truite lorsqu'elle nage contre le courant.

Tout à coup George frappe un coup fort et vif; James l'imite immédiatement: le canot fait un bond de côté comme un cheval effrayé, évitant ainsi une grosse roche à fleur d'eau, puis il nage vers un autre rocher pour être encore sauvé par une manœuvre semblable.

C'était une besogne difficile que de traverser ces rapides.

A un tournant de la rivière, nous rencontrons un obstacle invincible, le chemin nous est fermé par un amas de cèdres morts, de racines et de billots s'étendant d'une rive à l'autre. Impossible de passer ni par dessus, ni par dessous, ni à travers.

Il fallut faire ici le premier portage de notre voyage. Prenant terre sur la rive gauche, nous transportons notre bagage à travers les bois jusqu'à quelque distance, là où la Gatineau reprend librement son cours, puis nous trainons notre canot, le remettons à l'eau, le rechargeons et en une demi-heure nous avons repris notre route.

Les ruisseaux qui se déversaient dans la rivière étaient boueux et gonflés par les dernières pluies. La Gatineau elle-même avait augmenté de volume, et je ne pris que de très petites truites, les seules qui furent assez hardies pour mordre à l'hameçon.

Neuf milles plus bas nous voyons devant nous un autre lac. Un beau canard, à l'œil doré s'avance, volant rapidement et venant du lac. Au moment où il nous dépasse, je laisse tomber ma ligne, je saisis mon fusil, je tire le canard et du même coup de feu je salue le lac.

Cette nappe d'eau a trois milles de long; cependant les lacs sont si nombreux dans cette solitude et les noms si rares, que le seul qui ait été jusqu'à présent accordé à celui-ci, est: "Lac No 3."

Un mille plus bas et à droite s'élève la montagne du "Pain de Sucre." Le feu l'a balayée, les arbres et le sol, tout est brûlé. Son sommet nu, sec, aride et brûlé s'élève brusquement du lac et s'élance en une corne gigantesque.

Au côté de la montagne descend un ruisseau. Près de son embouchure, quand l'eau est basse et le temps chaud, la grosse truite vient se reposer et boire l'eau fraîche. Maintenant, le ruisseau est aussi jaune que le Tibre, et la truite est à la recherche de l'eau claire. En tout cas, il n'y en a pas ici.

Sur un beau plateau, au milieu de beaux cèdres, nous plantons notre tente. Le Pain de Sucre s'élève derrière nous: son ruisseau murmure à nos oreilles. Sur le soir les nuages disparaissent et le soleil couchant jette un pont doré sur le lac. La nuit vient. La lune éclaire les collines. Je vais seul faire un tour de canot sur le lac argenté. Le Pain de Sucre m'apparaît à l'est, noir et menaçant. Le feu de notre campement s'élève au-dessus des cèdres. Il n'y a pas une ride sur l'eau, pas un son dans l'air. Le ciel, le lac et la montagne semblent endormis au clair de la lune. Je suis comme dans le silence infini. La voix d'un huard qui se lamente se fait entendre—voix du lac solitaire. Je retourne à la compagnie de mes semblables.

Dimanche le jour se lève clair et beau. La truite nous ayant fait défaut nous déjeunâmes de steaks d'ours et nous nous remîmes tranquillement en route. Laisant le lac No 3 nous fîmes un mille dans une eau calme dans laquelle se reflétaient les deux rives, puis nous traversâmes le lac No 2 et, par un petit canal, nous passâmes dans le lac No 1.

Après l'avoir traversé nous descendons jusqu'aux Fourches; là la Gatineau se décharge dans l'Idalto. A cet endroit nous établimes notre campement et nous y passâmes une après-midi tranquille.

Camper en plein air change nos goûts et nos habitudes. A la maison je déteste le lard salé. Après plusieurs jours de campement je le désire encore. Rien ne me paraît si bon, rien ne peut le remplacer. Le canard rôti, la perdrix grillée, le steak d'ours et la truite—tout cela me semble une nourriture trop légère comme si c'étaient des gâteaux et des tartes. Le lard salé et pas trop rôti me semble seul capable de satisfaire mon appétit. Je le préfère à tout, j'ai même mis le beurre de côté, et je fais un repas de roi avec du lard et un morceau de pain noir.

Un autre changement. Chez moi j'adore le café, et j'étais si sûr de ne pouvoir m'en passer que j'en avais apporté une grosse provision. Mes guides boivent du thé à tous leurs repas. J'en goûtai une fois. Puis une autre fois. Je l'aimai de plus en plus et maintenant c'est le breuvage que je préfère, dans les bois.

Le matin suivant nous nous aperçûmes que notre canot faisait eau. Nos guides le retourneront sans dessus dessous, firent sécher le fond avec des torches d'écorce de bouleau, et bouchèrent soigneusement toutes les fentes avec de la poix bouillante. Après quoi nous reprîmes notre route sur l'Idalto.

De tous les moyens de voyager, depuis la carriole jusqu'au navire, je ne connais rien d'aussi agréable que de descendre à la rame une rivière dans les forêts de l'Amérique du Nord.

La scène change à chaque instant devant vous. C'est une montagne, puis c'est le ciel bleu. On est toujours sur le qui-vive. Au premier détour vous verrez peut-être un caribou, ou un canot s'élèvera de l'eau, ou une belle truite sautera en l'air. Vous glissez entre deux murs de verdure. La nature n'est jamais si belle que le long des rivières. Les rivières sont des chemins non-seulement pour l'homme, mais pour l'air et la lumière, et toutes les choses vertes recherchent le soleil et la brise. Sur les deux rives les bois descendent en foule jusqu'au bord de l'eau. *Dona ferentes*. Ici les forêts nous présentent ses plus beaux joyaux. Les arbres tombés s'étendent dans l'eau. Des banderolles de mousse s'accrochent à leurs branches. Les buissons suspendent leurs feuilles et leurs fleurs brillantes au-dessus du courant. Au-dessus, le cerisier et le frêne étalent leurs fruits rouges, et les dominant tous, les vieux géants de la forêt s'élèvent, jetant leurs branches prodigieuses et leurs branches éclatantes à travers la rivière.

Vous vous reposez dans le canot, porté par le courant, poussé par des rames agiles, et sans poussière, sans choc et sans bruit, vous vous avancez en plein cœur de la belle forêt verte.

Ainsi nous voyageâmes deux jours durant, descendant le courant, côtoyant les rives des lacs, sautant des rapides turbulents, et nageant dans les étangs profonds.

Au midi de la septième journée nous passâmes de l'Idalto dans le Grand Lac, le plus grand de la chaîne, il a vingt-sept milles de long. De ce lac coule la rivière sur laquelle nous nous étions embarqués. Nous avions décrit un cercle de cent milles de forêts et nous revenions tout près de notre point de départ. Sur les collines de l'autre côté du lac étaient les habitations des *mangeurs de pain*, les premières que nous voyions depuis une semaine. Au milieu d'elles brillait le clocher de l'église. Le hameau nous semblait une grande cité.

Nous traversons le lac. La proue de la pirogue gratte